

Article

« La mort dans la littérature québécoise pour la jeunesse »

Ginette Guindon

Lurelu, vol. 9, n° 3, 1987, p. 7-9.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/12991ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La mort

dans la littérature québécoise pour la jeunesse

Je vous préviens tout de suite: le titre de cet article est un peu trompeur, car des vingt-deux livres recensés sur le thème de la mort, neuf sont des traductions et un petit roman vient du Manitoba. De plus, parmi ces titres, plusieurs ne sont qu'indirectement reliés au thème de la mort ou ne s'y rapportent que par un élément du récit. Étant donné le peu de livres sur le sujet, j'ai jugé bon d'inclure des traductions; elles viennent toutes du Canada anglais, sauf *Olivier perd son grand-papa*, qui est un livre suédois traduit en anglais, puis en français par une Montréalaise. Le monde de l'édition québécoise pour la jeunesse étant quantitativement pauvre, comparativement à la production étrangère, il faut inévitablement se rabattre sur les traductions. Ici, il faut souligner l'excellence de la traduction faite au Québec. Traducteurs et traductrices sont si efficaces à transposer les oeuvres pour une clientèle québécoise qu'on n'a pas l'impression de lire une traduction; c'est le cas de l'excellente collection des Deux Solitudes-Jeunesse aux éditions Pierre Tisseyre. Long préambule pour justifier ma recension, mais pourquoi ce dossier ne relancerait-il pas le vieux débat sur la définition de la littérature québécoise pour la jeunesse?

S'il y a peu de livres pour les petits dans cette recension, ils sont par contre vraiment centrés sur le thème de la mort et sont en général intéressants. Je pense notamment à *Olivier le forgeron** qui raconte l'histoire d'un vieux forgeron ayant eu l'idée, avant la fin de ses jours, de fabriquer un coq-girouette pour le clocher de l'église. Sa mort n'est pas tragique (il vit seul) et s'inscrit dans une continuité naturelle: «il se sentait parvenu au bout de sa vie». Il avait réalisé son oeuvre avec amour. «Le coq avait pris le coeur d'Olivier et celui-ci s'en allait, calme, serein de cette découverte.»

Ma tante Marie-Blanche et *Mon ami parmi les oiseaux* rejoignent l'album d'Olivier le forgeron sur le plan de la mort sereine. Ils mettent en scène des enfants en relation avec une personne âgée et abordent en plus le thème du souvenir. La force du souvenir est ce qui reste d'une bonne relation avec une personne disparue; ceci est particulièrement bien évoqué dans les deux albums cités.

Un seul titre ne traite pas de la mort de parents ou de grands-parents. *Une triste visite chez l'oncle Pistache* raconte l'histoire d'un petit poisson trop curieux qui s'aventure à la surface de l'eau, y avale une substance toxique et en meurt. Ses parents le pleurent, mais le tragique de la situation est atténué par le fait que l'action se déroule dans le monde des poissons. Ce livret scolaire est plutôt mince, mais il a le mérite d'aborder la mort par le biais des animaux. Dans la vie de tous les jours, l'enfant est pourtant confronté à la mort de son chat, de son chien, de son poisson rouge ou encore à la mort d'un pigeon écrasé. Il est étonnant de constater que ces faits familiaux et relativement faciles à comprendre pour un enfant ne soient pas vraiment développés dans notre littérature. Les Américains et les Européens ont écrit de nombreux albums sur ce sujet et même des romans très forts comme *Vie et mort d'un cochon* de Robert N. Peck, qui m'a tant impressionnée.

La radio, la télévision, les journaux rapportent journellement des assassinats, des catastrophes; je n'ai pourtant trouvé aucun livre québécois

sur ces thèmes. L'éruption, l'an passé, du Nevado del Ruiz en Colombie a fait la première page des journaux pendant plusieurs jours. L'image de la fillette trouvée sous les décombres et qu'on ne réussissait pas à libérer m'avait fait mal. Tout l'espoir du peuple colombien s'était éteint avec la mort de l'enfant qui avait survécu ainsi trois jours. Je me souviens à quel point la mort de cette fillette avait traumatisé ma fille qui avait alors dessiné le méchant volcan qui engloutissait l'enfant. Nous avions parlé à ce moment-là de la mort injuste et révoltante résultant de catastrophes du genre. Je n'ai jamais pu trouver un livre sur ce sujet ou sur d'autres questions d'actualité comme Tchernobyl, comme les bombes à Paris qui tuent des innocents, comme la famine en Éthiopie qui élimine injustement des milliers d'êtres humains. Dans nos livres québécois pour enfants, on ne trouve que la mort de personnes âgées ou la mort accidentelle des parents.

On trouve dans la littérature de langue anglaise une plus grande variété d'illustrations de la mort, qui permettent à l'enfant selon son âge de se familiariser avec cette éventualité.

C'est d'ailleurs le cas de plusieurs autres thèmes peu ou pas exploités par les francophones. La littérature québécoise de langue française se cantonne pudiquement dans la mort des parents ou des grands-parents. Chez les anglophones, les causes de la mort ne sont pas uniquement la maladie ou les accidents de la route, mais on y voit aussi le suicide, le terrorisme, les hold-up, les catastrophes naturelles, etc. J'ai même trouvé un livre américain pour enfants sur la réincarnation. Bref, le thème est analysé sous plusieurs facettes.



par Ginette Guindon



L'archer blanc est une heureuse exception dans ce panorama un peu triste. Ce très beau texte de James Houston nous présente Kungo, un jeune Inuit de douze ans qui assiste au massacre de ses parents et à l'enlèvement de sa soeur par une tribu indienne. Pendant quatre ans il entretient une soif de vengeance et s'applique, avec l'aide d'un vieux couple qui le recueille, à devenir un grand archer. Quand finalement il retrouve sa soeur au milieu du village indien qu'il recherchait pour infliger son châtement, sa haine tombe. La vengeance est une pensée envahissante chez Kungo, et au cours du récit on sent l'immensité de sa peine et sa révolte face à la mort injuste de ses parents. «Le souvenir de la nuit terrible brûlait son âme et ne lui laissait pas de répit» (p. 68). Le traumatisme de l'adolescent est si grand qu'il est sûr de ne connaître ni la paix ni la joie tant qu'il n'aura pas vengé ses parents. Finalement il apprend à réprimer son désir de vengeance, bien que sa colère ne s'éteigne jamais.

Cette dure réalité de la mort des parents est présente dans un autre livre traduit, *Tiens bon!* Un adolescent de quatorze ans se retrouve orphelin, ses parents ayant été tués dans un accident de la route. Le roman s'ouvre sur l'enterrement décrit très justement: les pleurs, la confrontation avec la famille, la révolte, l'angoisse due aux changements à venir, la séparation des deux frères, etc. Ce roman est piquant. Malgré la mort du grand-père à la fin du récit, qui ajoute à la tristesse, il y a des moments heureux et le dénouement est malgré tout positif.



Ce que j'apprécie de ces deux romans (*L'archer blanc* et *Tiens bon!*), c'est le fil conducteur jamais brisé. On n'y trouve pas (ou si peu) le côté mélo très efficace des livres qui mettent en scène des orphelins. «Je veux un livre triste», demandent souvent les abonnés des bibliothèques.

Maurice Sendak, préfaçant une édition de l'oeuvre de Jean de Brunhoff, écrivait à propos des aventures de Babar qui commencent par la mort de la maman éléphant: «Je n'étais jamais tout à fait parvenu à me débarrasser de cette mort. C'était pour moi un point amical (...). L'aisance et le calme remarquables avec lesquels Brunhoff brisait la vie de son bébé éléphant me paralysaient. Une petite enfance suprêmement heureuse, perdue après seulement deux doubles pages.» C'est aussi l'effet que j'ai ressenti généralement en lisant les romans québécois sur la mort. Comment l'abandon irréversible et total causé par la perte des parents peut-il inspirer des romans aussi doux?

Le garçon au cerf-volant de Monique Corriveau échappe à cette critique. L'homme amoureux de sa femme n'arrive pas à vivre sereinement son absence, ce qui est inédit dans les oeuvres de nos auteurs.

Parler de la mort aux enfants est évidemment une nécessité. On peut commencer cette inévitable éducation en leur présentant des albums où, par exemple, meurent des animaux. Les enfants sont en même temps initiés aux lois de la vie et de la mort et à l'équilibre de la nature. Il faut savoir parler avec les petits de la retraite, de la vieillesse, de la mort, afin que l'expérience ne soit pas traumatisante. Un livre comme *Olivier perd son grand-papa* est plein d'espérance et de chaleur. La mort, même avec son côté

atroce, ne fait pas peur à l'enfant qui est sensibilisé progressivement à l'idée de la séparation fatale.

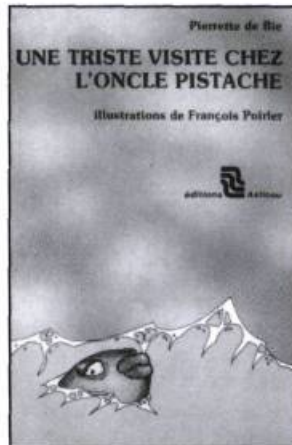
Il y a très peu de livres québécois sur la mort pour les lecteurs de 8 à 12 ans. Pourquoi? C'est pourtant un âge où les enfants comprennent bien ce phénomène naturel et où ils peuvent vivre des perturbations émotionnelles importantes.

Quant aux adolescents, ce sont eux qui récoltent la part la plus considérable des titres recensés. Par contre le traitement de la mort est si limité qu'il gêne.

Il faut familiariser les lecteurs avec la mort, comme avec tout autre sujet, en leur présentant des livres forts. En outre, il faut leur conseiller ces livres avant les moments de crise que les petits peuvent vivre quand une personne aimée meurt. Nous serions alors moins mal à l'aise à discuter avec eux de ce malheur, sans compter qu'un livre lu dans le stress d'une mort immédiate pourrait être mal digéré.

J'espère que ce dossier saura susciter chez nos auteurs des textes qui iront plus en profondeur dans le traitement de la mort. Je souhaite que le personnage de prédilection de l'orphelin ne soit pas un simple prétexte à un bon mélo et que le thème ne se limite pas à la mort des parents.

* Pour les titres signalés, se reporter à la bibliographie en encadré.



BIBLIOGRAPHIE

Pierrette de Bie. *Une triste visite chez l'oncle Pistache*. Hull, Asticou (Pirouette), 1980. 4-7 ans.

Geoffrey Bilson. *Mort sur Montréal*. Toronto, Kids Can Press (Kids Canada), 1982. 119 p. 9-12 ans.

Morley Callaghan. *La promesse de Luke Baldwin*. Montréal, Pierre Tisseyre (Deux Solitudes-Jeunesse), 1980. 207 p. 11-14 ans.

Céline Constantineau. *Olivier le forgeron*. Montréal, Québec/Amérique (Jeunesse), 1985. 22 p. 5-7 ans.

Monique Corriveau. *Le garçon au cerf-volant*. Montréal, Fides (Coll. du Goéland), 1974. 137 p. 10-14 ans.

Monique Corriveau. *La petite fille du printemps*. Montréal, Fides (Coll. du Goéland), 1978. 124 p. 10-13 ans.

Pauline Coulombe. *Mon ami parmi les oiseaux*. Montréal, Paulines (Contes du pays), 1979. 15 p. 5-7 ans.

Paule Doyon. *Windigo; légende indienne*. Sherbrooke, Naaman (Lectures brèves), 1984. 54 p. 11-14 ans.

Louise Filteau. *La quête de Mathusalem*. Saint-Boniface (Man.), Éd. du blé, 1984. 29 p. 8-10 ans.

Bill Freeman. *Premier printemps sur le Grand Banc de Terre-Neuve*. Montréal, Pierre Tisseyre (Deux Solitudes-Jeunesse), 1983. 224 p. 11-14 ans.

Gabrielle Grandbois-Paquin. *La petite fille aux yeux rouges*. Montréal, Fides (Coll. du Goéland), 1978. 169 p. 11-14 ans.

Monica Gydal et Thomas Danielsson. *Olivier perd son grand-papa*. Trad. de Michelle Perreault-Ieraci. Montréal, Héritage (Olivier, album no 4), 1975. 30 p. 5-7 ans.

Mary Hamilton. *La malle doublée d'étain*. Toronto, Kids Can Press (Kids Press), 1980. 64 p. 8-10 ans.

Marsha Hewitt et Claire Mackay. *Un été inoubliable*. Montréal, Remue-Ménage, 1983. 186 p. 11-15 ans.

James Houston. *L'archer blanc*. Montréal, Héritage, 1978. 93 p. 10-14 ans.

Henriette Major. *Élise et l'oncle riche*. Montréal, Fides (Coll. du Goéland), 1979. 109 p. 12-15 ans.

Kevin Major. *Tiens bon!* Montréal, Pierre Tisseyre (Deux Solitudes-Jeunesse), 1984. 210 p. 12-16 ans.

Mia. *Claire-de-la-lune et Babarou*. Photos de Mia et Klaus. Montréal, Paulines, 1985. 43 p. 9-12 ans.

Lucy Maud Montgomery. *Émilie de la Nouvelle Lune*. Montréal, Pierre Tisseyre (Deux Solitudes-Jeunesse), 1983. 318 p. 10-14 ans.

Louise Pomminville. *Pomme raconte: Le cancer, une grosse tempête dans le jardin de ta vie*. Montréal, Leucan, 1984. 55 p. 7-10 ans.

On peut s'en procurer un exemplaire en communiquant avec Leucan, à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Le coût est de 10 \$ (incluant les frais postaux), plus 2,50 \$ pour l'album à colorier.

Barbara Smucker. *Un monde hors du temps*. Montréal, Pierre Tisseyre (Deux Solitudes-Jeunesse), 1985. 220 p. 12-16 ans.

Robert Soulières. *Ma tante Marie-Blanche*. Montréal, Québec/Amérique (Jeunesse), 1980. 32 p. 5-7 ans.

Film

L'enfant face à la mort. Hôpital Sainte-Justine; réalisation, Jacques Viau. Montréal, Service audiovisuel de l'hôpital, 1981. 1 vidéocassette (45 min.); son; noir et blanc; 3/4 po.

Entrevue avec un enfant leucémique. L'entrevue est commentée et précédée d'un apport théorique sur les réactions normales d'un enfant confronté à une maladie à issue fatale.

Tiré de *Olivier perd son grand-papa*
illustration: Mats Andersson

